

Il neige (Voyou)

THIBAUT CHAIX-BRYAN 01 MARS 2021 21H15

Un lieu appelé "maison" ?

Mieux vaut tard que jamais ? Je n'avais rien publié avant car j'avoue ne pas avoir été inspirée avant. Je viens d'Ardèche, et si la neige n'est pas un fait fréquent, elle n'est pas non plus un fait rare. Quand j'étais petite, n'importe quel endroit, s'il eût été enneigé, devenait un lieu de jeu. On sortait les luges et les combinaisons de ski épaisses, et nous étions dehors pour des heures de rires, de chutes et de bouts du nez froids. La neige, moi je la trouve apaisante. Au Noël dernier, j'ai eu la chance de me lever et d'admirer un paysage enneigé à ma fenêtre. J'étais chez ma maman, elle vit dans la montagne au-dessus d'Aubenas chez son compagnon. Il y un an je peux affirmer que je haïssais cet endroit, ou plutôt ce que cet endroit signifiait à mes yeux. Après avoir quitté mon pays natal pour m'en aller sur un autre continent, mon retour en Ardèche fut difficile car je ne m'y sentais plus vraiment chez moi. J'étais heureuse de retrouver mes proches, mais étais-je vraiment chez moi ? Un coup chez papa, un coup chez maman, pas vraiment de chambre à moi, est-ce que l'endroit où j'ai grandi est vraiment ma maison ? Je haïssais le fait de ne pas avoir un endroit où je me sentais vraiment chez moi. Chez ma maman je crois que je ne faisais pas vraiment confiance à la personne chez qui elle était, et de ce fait j'avais l'impression d'être encore à l'étranger. Petit à petit, au fur-et-à mesure où j'y passais plus de temps, je m'accoutumais à ce lieu nouveau, j'apprenais le chemin pour m'y rendre, et j'adoptais ces paysages montagneux qui à de nombreuses reprises m'ont abrité lorsque j'avais besoin de ressentir cette liberté qu'un confinement nous avait pris à tous. Plus je montais haut, plus je me sentais libre. Plus je montais haut, plus il faisait froid, mais plus je me sentais bien. J'ai appris à apprécier ces paysages inconnus et petit à petit je me sentais chez moi dans un lieu haï juste quelques mois auparavant. A Noël, je me suis donc levé après un réveillon avec des gens qu'un an auparavant je n'aurais même pas reconnu dans la rue. Je me suis levé et j'ai vu que la neige tombait sur mes montagnes adorées. Je les avais vues ensoleillées, je les avais vues brumeuses, et j'y avais vu un magnifique arc-en-ciel. Ce n'était pas la première fois que je les avais vu enneigées et pourtant lorsque je me suis levé ce matin de Noël, je suis sortie à peine habillée pour admirer ce paysage qui me faisait finalement me sentir chez moi. La neige recouvrait ces montagnes comme une couche de protection, comme quand celles-ci m'avaient protégé de la tristesse, de l'angoisse et de la solitude. Alors je réalisai que la neige m'avait donné un endroit où je me sentais chez moi. Finalement, « maison » pour moi ne signifie pas forcément des murs mais peut-être de vastes paysages et quelques personnes aimées. C'est la neige et le froid qui m'ont amené à cette réalisation alors je remercie la neige pour m'avoir

donné une maison.

Malaurie C

Souvenirs Blancs"

J'ai un souvenir bien distinct, des montagnes rocheuses culminants en grande kabylie. En ses montagnes ou je passe majoritairement mes vacances d'été, j'étais partie le temps d'un week-end en hiver.

Arrivé l'après-midi, en descendant de la voiture la première chose qui m'a surpris un soleil rayonnant mais un froid hyper glacial dans les -12°. Ils ont annoncé une tempête la nuit.

Au réveil le lendemain, premier coup d'œil par la fenêtre un manteau de neige recouvrant tout, le temps de prendre le petit déjeuner, et s'armer de vêtements bien chaud. Étonnement, en sortant deux mètres de neige recouvrait tout. Ça n'avais pas l'air si haut quand j'ai jeté un œil. Première difficulté a la quelle je fais face, le fait de se déplacer dans la poudreuse, demande plus d'efforts avec l'air glacial, le temps de faire cent mètres j'étais glacé. Sans y penser a deux reprises je suis retourné sur mes pas en direction de la maison, ce n'est que quartes jours après que j'ai remis les pieds dehors et c'était pour rentrer chez moi.

"La neige c'est pas vraiment mon kiff.

Rezki Ouslimani

Lueur de neige!

Je me souviens dans mon enfance, sous les hauteurs des grandes montagnes du Djurdjura, à peine l'hiver arrivé qu'on avait déjà l'impatience d'aller se promener au loin dans les forêts pour explorer encore et encore ce qu'il si trouve; mais cette expérience hivernale était unique, différente de toutes les périodes de l'année! car on voyait tout briller de loin, la nature avait mit ses plus beaux abies de couleur blanche. Il neigeait pendant des jours!, ce qui nous remplissait de joie car luges, bonhommes et batailles de neiges étaient au rendez-vous. Un sentiment de nostalgie monte en moi à chaque fois que je rappelle ces souvenirs, des personnes qui m'accompagnaient et surtout des montagnes enneigées de Kabylie.

BOUFAID Rayann

L'arrivée de novembre amène la saison froide, les montagnes de Djurdjura soupoudrées d'une fine poudre blanche font rêver les enfants. Ces montagnes prennent lentement une teinte unique, blanche qui apaise les esprits parce que la neige est le symbole du calme, du silence. Mais, pour moi, le plus bel endroit en ce moment c'est le lac.

Tout l'endroit est recouvert par la neige ; les petites maisons s'unissent pour ne plus pouvoir distinguer les unes des autres avec ce qui a l'air d'être un seul toit blanc, ce qui donne un beau paysage. Les arbres aussi sont recouvertes on dirait des sapins de Noël. Le froid est glacial, le ciel et la terre se confondent dans une harmonie de blanc lumineux ; un monde plus clair, plus calme, un monde où tout se mélange : l'air, le sol, les arbres...

La neige transforme le paysage, les arbres deviennent des formes blanches et la glace se forme aussi, la plus belle chose c'est quand on s'envoie des boules de neige, construire des bonshommes de neige... On entend les rires, les discussions des gens qui passent, c'est magique.

Le lac, d'habitude est bleu, devient plus clair grâce au reflet du ciel couvert, ça provoque un air de joie et de bonheur et tous ces images resteront immortalisées dans ma mémoire.

BERKENNOU Radhia

Il neige

Il neige sur le village. Les toitures des maisons sont recouvertes d'une épaisse couche de neige. La fumée des cheminées laisse planer une odeur de feu que je connais par cœur. Les vignes et les champs sont également couverts de ce manteau de neige, blanc.

Cette neige qui tombe sur mon village me rappelle toujours les meilleurs moments de mon enfance. Ceux où je m'amusais pendant des heures à courir, marcher, crier dans la neige. Je me rappelle par cœur de ces nombreux bonshommes de neige auxquels j'ai donné vie que pour quelques jours et que j'admirais du haut de la fenêtre de ma chambre avec fierté.

La simple vue de cette neige sur mon village me rappelle une multitude de souvenirs qui reviennent chaque hiver.

Manon PARAGEAU

Scheibenhart // Schwarzwald.

Des souvenirs, j'en ai des milliers, peut-être même des milliards. Ils sont là, soigneusement entreposés dans boîte crânienne, attendant sagement le moment parfait pour alimenter la conversation. Et pourtant, je regarde ma page depuis plusieurs minutes. Elle est aussi blanche que la neige au petit matin.

Immaculée.

Inaltérée.

Mes mots feraient l'effet d'une godasse souillée.

Pourtant, je repense à ma petite Alsace. À la maison de mon arrière grand-mère, enfouis dans ce petit village. J'entends encore le murmure de la Lauter, étouffée par le froid et les flocons qui tapissent son fond. Du haut de mes onze ans, je me tenais sur le pont qui liait nos contrées à celles de l'Allemagne. Et malgré mon désir de ne pas embrasser mes origines, lorsque j'étais sur ce pont, je me sentais toujours entre deux horizons.

Ancrés dans la neige, mes pas dessinaient mes aller et retours incessants entre ces deux mondes auxquels j'appartenais. Et étrangement, ce n'était que lorsqu'un long manteau blanc recouvrait ce pont que j'osais saluer fièrement mon sang. Peut-être était-ce parce que lorsque les premiers flocons pointaient le bout de leur nez, mon arrière grand-mère m'embarquait dans sa vieille Renault, et franchissait la frontière. Seules contre des étendues limpides, nous foncions vers la « Swcharzawald » comme le criait les panneaux.

Des années plus-tard, j'arrive encore à éprouver l'euphorie qui nourrissait mon sourire à l'époque. Les histoires, auxquelles j'offrais un amour sincère, devenaient toujours réelles sous les paysages endormis de la Forêt-Noire. À l'époque, j'étais intimement persuadée qu'une colonie de fées et d'elfes vivaient dans ces bois. Peut-être que la neige était à la fois la promesse d'une belle balade en compagnie de mon arrière grand-mère, mais peut-être qu'elle était aussi le berceau de mon imagination. Il n'y avait que lorsqu'elle s'étendait à perte de vue que j'osais rêver, et être une autre personne.

Complice, mais surtout protectrice de mes secrets, avec elle, j'osais m'essayer à prononcer quelques phrases en allemand. D'abord parce que je pensais que les elfes ne parlaient français, mais aussi parce que cela arrachait à ma grand-mère un sourire qu'aucunes avalanches ne pourraient effacer de ma mémoire.

Rachel FLEISCH.

Je n'aime pas la neige. Je n'aime pas les sensations associées, je n'ai pas de bons souvenirs enneigés, alors je ne vois qu'un élément naturel qui engendre tout un tas de difficultés pratiques. Je ne peux pas me remémorer un seul paysage enneigé que j'ai vraiment apprécié. De ma fenêtre, les flocons qui s'accumulent pour recouvrir d'une couche duveteuse ne m'émerveillent pas, je réalise qu'il neige et immédiatement je pense à tout ce que ça implique et jamais à la beauté du paysage. La seule exception serait peut-être de voir les petites pattes blanches de mes chiens se faufiler avec adresse à travers la neige du jardin. J'ai l'impression qu'ils explorent un nouveau territoire. Pour une fois, je peine à les repérer, deux tâches blanches sur fond blanc. C'est comme si leur jardin s'était

transformé en un nouveau terrain de jeu pour petits chiens blancs.

Léna MACRI

Bretagne blanche

L'hiver était déjà installé depuis quelques temps déjà, faisant tomber les températures encore plus basses que d'habitudes. La Bretagne a certes énormément de charmes, mais la météo est capricieuse et encore plus en hiver. Pourtant, voilà que cette nuit, il nous a offert un cadeau supplémentaire : une Bretagne enveloppé dans un épais manteau blanc. La neige tombe rarement sur les Côtes d'Armor, elle est chassée par l'air marin, mais parfois elle parvient à se reprendre sur les landes. Les paysages tant verdoyants se retrouvent alors envahis par le blanc. Tandis que mon fidèle compagnon poilu découvre avec une joie immense ce que procure le fait de gambader dans la neige, je regarde tout cela d'un œil mélancolique : c'est assez effrayant comment le blanc a cette faculté d'engloutir tout le reste.

Tanguy GIRIOU

La plage de Sainte Maxime

La plage dont la neige transforme le sable en fine couche de flocons blancs, et fait apparaître un désert enneigé semblable à ceux d'un pays froid au cœur d'une région chaude. On ne reconnaît presque plus cet endroit dans lequel nous avons l'habitude d'y passer de longue après-midi d'été ensoleillés et chaude tant le reflet du soleil brûle le sable. La neige, apporte un sentiment de renouveau, d'exaltation devant un espace que l'on parcourt chaque jour sans y porter de l'intérêt. Nous sommes comme ébahit devant ce nouveau paysage, cela s'apparente à la renaissance d'un décor banal. La plage apparaît comme nouvelle voir intimidante, la neige embellit les décors simplisme qui paraisse tout à fait futile en temps normal et paradoxalement la neige nous apporte un sentiment d'inconfort, de ne plus reconnaître nos lieux de prédilections. . On se plait à admirer ce nouveau paysage, comme un enfant en pleine découverte du monde, comme si nous n'avions jamais vu la plage ou même la neige, en effet elle se fait bien rare dans le sud de la France. De par cette neige tout est dénué de sens, on se retrouve face à une plage qui n'a plus du tout le même but ou rôle que d'habitude, c'est comme si elle perdait son caractère et son identité propre) elle-même. La neige domine tout, jusqu'à nos sentiments et notre perception du monde et des endroits.

Lambert Marion

Les ténèbres enneigées

Dans la pénombre de la nuit, la neige demeure, immobile. Voilée d'une lueur bleutée, elle étouffe la montagne. Ses cristaux entremêlés scintillent péniblement. Grisés par le froid, mes yeux souffrent.

Le royaume de glace, totalitaire, asservit jusqu'à mon regard.

Il n'est ni beau, ni paisible.

La montagne a disparu sous cet amas informe.

Ma peau se durcit. Mes joues brûlent. Mon corps lutte.

Je marche difficilement.

Je m'engouffre toujours un peu plus.

Mes pas douloureux cherchent vainement un repère.

La neige efface tout.

Tout souvenir. Tout sentiment.

Même moi, je disparaissais.

Me permettra-t-elle, au moins, de tout recommencer ?

Beverly Gadoud

La Forêt

J'avais dix ans.

Depuis que je suis née, nous vivons juste à côté d'une forêt, mais je ne l'avais jamais vraiment explorée auparavant. Ce jour là, je décidais que j'allais résoudre ce problème et mit donc des habits ne craignant pas grand chose, qui supporteraient assez facilement la terre sans tâcher et qui ne se déchireraient pas à la moindre ronce. En effet, la partie de la forêt que j'allais explorer était encombrée de ronces !

Pour remédier à cela, je pris donc un sécateur et des gants de jardinage (pour protéger mes mains des ronces et pouvoir attraper des morceaux de bois et m'y accrocher sans trop m'abîmer les mains).

Ainsi équipée, je partis donc et commençais ma remonté du ruisseau qui était derrière chez moi, avec l'intention d'en découvrir la source.

La chose ne fut pas facile : entre les ronces qui poussaient partout et les rochers qu'il fallait escalader, une enfant de dix ans comme j'étais alors avaient du mal à progresser aisément.

Mais enfin, après un périple rempli de moultes aventures et découvertes, j'arrivais enfin au début du ruisseau.

Il commençait en fait par un genre de petit étang où les animaux venaient boire et pour y accéder, on devait traverser une sorte de petite clairière couverte (un endroit où aucun arbre ne poussait mais où les arbres adjacents couvraient une partie du ciel) traversée par ce même ruisseau.

Et puis, je revins un jour d'hiver.

C'était l'une des rares années où le volume de neige tombée dans la nuit était assez fort pour contraindre mon collègue à fermer ses portes, puisqu'une majorité d'entre nous ne pouvaient venir. J'ai donc décidé de retourner dans cet endroit qui était déjà féérique sans neige présente.

Avec le temps, j'étais déjà retournée dans la clairière près du ruisseau, me permettant de la nettoyer de tous les arbrisseaux à moitié morts et de la ronce qui couvrait tout, tout comme le lierre. L'endroit était magnifique recouvert par la neige et j'y suis restée tout l'après midi (le matin étant trop froid pour sortir sans problème).

Léa BROSSAT

Nuit enchantée

J'ai à peine 12 ans, nous sommes en plein cœur de l'hiver dans le village où j'ai grandi. La nuit est tombée depuis maintenant quelques heures et les seuls bruits tenant la maison encore en éveil sont les crépitements du bois dans la cheminée. C'est un soir de semaine et il n'est pas question de s'endormir trop tard. Je suis couchée, emmitouflée dans ma couette et je rêve éveillée. De long moments s'écoulaient jusqu'à ce que la porte de ma chambre s'entrouvre légèrement. Délicatement ma mère passe sa tête à travers la porte et me dit de la rejoindre. Le salon n'est éclairé que par quelques bougies et instinctivement je m'avance jusqu'à la grande porte-fenêtre. Les volets ne sont pas fermés, j'allume la lumière extérieure. Un manteau de neige a tout enveloppé; terrasse, sapins, balançoire, tas de bois et des flocons continuent de tomber par milliers. Je suis émerveillée, excitée et je n'ai qu'une idée : sortir pour toucher la neige. Je suis en chausson mais cela n'a aucune importance. Dehors il n'y a aucun bruit, le calme règne et tout devient de plus en plus blanc dans cette obscurité. Maintenant j'ai froid et je dois rentrer. Je suis heureuse et je pense au matin.

Gjura Castro Andréa

Gratte Ciel tout blanc

Quelques heures s'étaient écoulées depuis le début de ce petit attroupement dans cet appartement étudiant. Les premiers sourires, un peu gênés face à des inconnus, un peu crispés par le vent glacial de l'après-midi se décontractaient et s'agrandissaient à mesure que les liens se formaient, que les caractères et personnalités de chacun se dessinaient. On joue aux cartes, on mange du cake, on ouvre des bières, cigarettes en mains et anecdotes aux lèvres.

La neige à ça de magique qu'elle suspend le temps, le temps des aiguilles qui trotte, le temps qui nous a tous fait impartialement grandir.

Soudain, un cri d'émerveillement, ces quatre mots qui depuis notre tendre jeunesse annoncent qu'il faut tout laisser de côté pour aller profiter de ce que quelques phénomènes météorologiques que l'on ne saisi pas vraiment ont à nous offrir « Regardez, il a neigé !! ». Ce grand balcon de pierre, offrant la vue d'un Villeurbanne grisâtre et détrempé par la pluie, s'est soudain transformé en un immaculé terrain de jeu, qui n'attend que d'être marqué par quelques andouilles pleins d'ébriété. Le toit de l'immeuble se transforme en gigantesque Jackson Pollock dessiné par nos pas, les boules de neiges commencent à pleuvoir, autant sur les passants que sur les nouveaux camarades de beuverie. La métropole se métamorphose en une gigantesque créature endormie, comme un titan oublié sous le bitume, dont les formes ne seraient discernables qu'en ce moment où la ville se couvre d'une sobriété immaculée, la rendant plus douce et attrayante. Au loin quelques immeubles ressortent, plus grands et éclairés, comme les deux dents de cette mystérieuse bestiole dormant la bouche ouverte. Les mains commencent à brûler, les lèvres à devenir bleues, mais personne ne veut rentrer, comme si cet

instant était le dernier que l'on aurait de ce genre. Si je plisse les yeux en me baladant sur ces toits je peux m'imaginer au milieu d'une Toundra, seule face à l'immensité des éléments, tel un Michel Strogoff dans sa Sibérie orientale. C'est étrange comme la neige rend tout plus intime, on se sent dans une bulle, émerveillés par cette pureté, alors que le vent fait gonfler les manteaux et voler les écharpes.

On brave le couvre-feu, il est l'heure de rentrer, de quitter la douce chaleur de ce cocon pour partir dans cette nouvelle ville qui s'offre à nous. La neige rend la ville plus belle, mais la ville rend la neige plus belle aussi. Les lampadaires, dont la lumière nous paraît d'habitude si froide et agressive, met en valeur la danse des flocons qui tourbillonnent jusqu'au bout d'un nez qui dépasse de sous la capuche. Les voitures sont des carnets de dessins éphémères, les trottoirs des pistes des glissades, les plaques d'égouts se transforment en ennemis embusqués, les poubelles, des sources de munitions pour continuer la bataille acharnée livrée plus tôt. Ça fait mal une boule de neige dans la poire quand même....

On rentre chez soi, un peu déçus que ce soit fini, un peu contents de la chaleur qui émane derrière la porte de l'appartement. C'est la nuit qu'il faut profiter de la neige, car au petit matin, elle devient grise et boueuse, piétinée par des individus pressés, trop sérieux pour s'arrêter dessiner des fleurs ou des phallus sur les dernières voitures vierges, fusionnant petit à petit avec la grisaille de la grande ville.

GUERRAZZI Magdalena

Liberté

Il faisait froid, ou peut-être pas. Plus rien était semblable, pas si différent. De la condensation sortait de mes lèvres en petits nuages blancs. Le silence se faisait mettre absolue, domptant le paysage blanchit. Même les arbres courbés sous le poids de l'hiver, semblaient s'exercer à une drôle de révérence. A qui ? A moi ? La neige avait tout gommé, tout lissé. Identique mais foncièrement différent. A la manière d'une mère bordant son nouveau-né, Mère Nature enveloppait le monde d'une couverture immaculée. Certes le monde se résumait à mon petit jardin, mais dans mes yeux d'enfant il était le reflet de mon monde. Combien de temps passais-je à cette fenêtre ? Je ne sais plus... Les secondes s'égrainaient tandis que j'essayais de décrypter ce que chaque bosse cachait sous le tissu de velours qui recouvrait ma pelouse. Des trésors ? Certainement. Oh Ma balançoire ! La niche du chien près de l'arbre... Je fronçais les sourcils à la vue des traces de pas dans l'allée. Une telle perfection... J'aurai préféré rater l'école que de la souiller. A la pensée que tout cela serait sûrement disparue le lendemain matin, une infinie tristesse s'empara de moi. Tout cacher pour mieux tout redécouvrir, c'est sûrement cela le pouvoir de la neige. Hypnotisée par la danse des flocons, tendant une main raidie par le froid pour essayer de l'attraper, de le toucher, de le sentir il m'échappait sans cesse. La neige est devenue pour moi un symbole de liberté, elle vient, repart. Elle ne laisse avec elle que de l'espoir : celui qu'elle durera, celui qu'elle revienne, celui qu'elle s'en aille... Qu'importe pour elle, à l'instar de chaque année elle n'en

fera qu'à sa tête.

Géromine Crétonon

Je me souviens m'être réveillé très tôt ce matin-là, je n'avais cependant aucune indication temporelle précise : pour la première fois de ma vie, la neige était si dense qu'elle ne laissait aucune visibilité possible. J'ai d'abord dû traverser ma terrasse engloutie sous le blanc avant de pouvoir atteindre la rue : la couche de neige ne laissait dépasser que ma tête rougie d'enfant.

Je ne distinguais plus ni le bleu du ciel, ni le vert des arbres ou encore le gris de la route, tout se dessinait dans des nuances subtiles de blanc, mes cheveux noirs furent recouverts très rapidement : J'ai eu l'étrange sensation d'appartenir au monde, mais je fus terrifié à l'idée de ne pas pouvoir apercevoir mes copains potentiellement surgir derrière moi. Tout était harmonieux et accessible, le temps ni les divergences enfantines n'existaient plus le temps d'une journée.

Fischer Stéphane

Souvenir de Warszawa.

A peine arrivée, je descendais les marches de l'avion, qui se recouvraient déjà d'une fine couche de cristaux blanc. Lorsque nous attendions un taxi, pour partir en direction de Zeromskiego, le froid commençait sérieusement à se faire ressentir. **La neige recouvrait tout.** La magnifique ville de Varsovie ne semblait être plus qu'un désert vallonné de neige, duquel poussé de gigantesques immeubles blanchis. Le paradoxe de l'angoisse et de l'euphorie montait en moi face à ces paysages que je connaissais tant, mais qui me semblait renaître chaque hiver. Au loin, j'apercevais ma grand-mère, toute de fourrure noire vêtue. Il m'était impossible de ne pas la reconnaître ! Son immense chapka et sa longue chouba recouverte de neige me rappelait déjà les souvenirs de mon enfance en Pologne.

J'entendais retentir les cloches des églises orthodoxes. Les rues bondées, semblaient être mises à l'arrêt. Aux terrasses des bars, des femmes fumaient, des hommes buvaient leur thé et on pouvait les voir rire des nombreuses chutes qui s'affairaient sur les trottoirs. **La neige dominait tout.** A l'image d'une avalanche, les gens fuyaient les routes principales enneigées pour se murer sur les chemins dégagés. Ses masses informes se confondaient à la planitude du paysage immaculé.

Accoudée au rebord de la fenêtre, j'observais la foule venir et s'en aller. Ces vagues humaines présentaient des attitudes différentes les unes des autres. Pendant que certains enfants s'esclaffaient face aux jets des boules de neige, d'autres moins à l'aise, essayaient tant bien que mal d'aligner quelque pas sur le sol verglacé. Moi, ce que j'aimais c'était observer. Observer la corrélation entre le calme et la terreur que nous offrent les hivers. J'en ai conclu qu'un

touriste ne peut en aucun cas passer inaperçu dans le quartier de Młociny. Tout le monde se connaît et marcher sans tomber est un indice indubitable.

Alors que le soleil s'en allait aux alentours de 16h, Warszawa se vidait petit à petit. Si bien qu'on pouvait, quelques heures plus tard, entendre le bruit des pas des derniers habitants qui rentraient chez eux. A cet instant, le calme surplombait la ville. **La neige et ses allures de peinture monochrome monopolisait tout :** l'espace, le son et le temps.

PASCAL Nelly

La neige dorée...

Les dunes du Sahara se sont soudainement recouvertes de neige. Dans une ville située au sud de l'atlas et aux portes du désert algérien. Moi-même originaire du sud d'Algérie, je fus subjuguée par la beauté du paysage. En effet, le soleil est brûlant et les températures atteignent 50 C°, ce fut l'une des rares fois où la neige décide d'enivrer ce milieu désertique et caniculaire. La vague de froid a laissé place à une pellicule de neige brillante, argentée qui se mêle aux voiles d'or. A ce moment là, le désert n'est plus couvert de sable mais de neige. Les flocons ont surpris tout le monde. Cette poudre blanche sur le sable impressionna beaucoup. Malheureusement, le manteau blanc qui s'est posé sur le sable orange des dunes du Sahara n'ont pas tenu très longtemps mais l'image resta immortalisée dans ma mémoire d'enfant.

Djamila Dahane

Nous devions vite nous préparer, nous allions être en retard. Et arriver en dernier en faisant attendre les autres que nous ne connaissions pas encore n'allait certainement pas donner de nous trois une bonne image pour une première rencontre. Nous avions, quelques jours auparavant, trouvé sur un quelconque réseau social un groupe de "quatre-quatreux"; ils proposaient une sortie dans le Beaujolais pour dimanche. Que mettre, qu'apporter ? Assurément il allait faire très froid. Les premières neiges étaient tombées, calmant le monde, étouffant le bruit des pas, cachant les diverses couleurs en vue d'une unité bienheureuse, rassérénante. Enfin ! elles étaient apparues, enfin ! Nous allions pouvoir recouvrer la mémoire interne de notre enfance, de notre insouciance. La neige a ça de bon qu'elle semble, en même temps qu'elle recouvre les paysages, recouvrir le souci du temps présent, un air d'émerveillement rejetant au loin les responsabilités futures. Nous voilà en route. Je regardais par la fenêtre, le regard avide de cette blancheur générale. L'esprit encore embrumé des songes de la nuit divaguait. Ce climat, ce phénomène saisonnier, réveillé de sa torpeur annuelle, allait, aujourd'hui, être de très bon augure, je le pressentais. J'en étais certaine même. Quatre autres véhicules aux marques multiples et aux équipements tous plus ou moins similaires étaient garés sur le parking d'un hypermarché. Nous sortîmes du "toy" et allâmes à leur rencontre. Je me souviens avoir été impressionnée, telle une petite fille, par ce groupe déjà constitué qui nous attendait, nous les petits nouveaux : des bleus arrivés en dernier. Puis ce sentiment se mêlait à une légère excitation à l'idée de cette nouvelle expérience. Peut-être que ce temps hivernal qui nous accompagnait avait influé mon humeur d'une bonne façon. Un mouvement intérieur est souvent poussé par de nombreuses causes, quelles qu'elles soient, petites ou évidentes, grandes, ou insignifiantes. Un phénomène climatique

aussi éphémère et potentiellement ennuyeux, d'un point de vue pratique, peut-il prévenir quelque inclination psychique ? C'est ce que les stoïciens nieraient du moins, nous inciteraient à nier pour être maître des choses que l'on peut seul contrôler, c'est à dire notre intériorité. Nouveau paysage, (à vrai dire paysage cyclique et périssable que nous ne connaissions que trop bien et si peu à la fois), nouvelle aventure, nouveaux compagnons. J'étais comme un enfant. C'était un tout. L'émerveillement face à la nouveauté ; l'inconnu qui va nous être découvert. Les présentations faites, nous remontâmes chacun dans nos véhicules en ayant préalablement instauré l'ordre de passages. François et Cathy ouvriraient la marche tandis que Clément et Zaira la fermeraient, ce rôle leur incombait effectivement puisqu'ils avaient une radio par laquelle ils pouvaient se tenir informés de l'état des chemins, et de l'avancée du groupe. Les trois autres 4x4 seraient donc au centre. Quels mots user pour décrire ce que je que je voyais alors, en tentant de rendre intacte, de traduire le plus complètement possible mon impression en termes logiques. En commençant notre ascension motorisée des monts du Beaujolais, pour se rendre au mont Rigaud, je ne saurais dire précisément quels mots m'assaillaient, c'était une foule d'idées apparaissant dans mon esprit de manière confuse et mêlée, des mots tels que "magique", "extatique", "vertigineux"... J'étais subjuguée par la contemplation d'un tel tableau, quasi fantasmagorique. Je me croyais dans un paysage de conte... un paysage sorti de mon imaginaire enfantin posé dans la réalité physique, réalité que j'avais devant mes yeux. De grands pins bordaient le chemin sur lequel nous roulions lentement, les uns derrière les autres, très lentement comme pour capter cette image et la fixer à jamais sur nos rétines... Il faisait sombre. Le ciel était empli de lourds nuages de neige, ce jour-là. Et ici les pins nous le

cachaient. Leurs branches se courbaient sous le poids de cet écrasant amas de poudre blanche. Nous étions hors du temps, hors du monde en train de découvrir un peu plus à chaque seconde ce cadeau naturel, providentiel. Quel moment apaisant, quel instant lourd de sens... Le silence et le blanc... J'étais adulte dans le fait de ma pleine conscience, et j'étais enfant dans le fait de cette énergie tout à fait extraordinaire. Les sous-bois étaient sombres et blancs, un clair-obscur majestueux. Je n'en avais jamais vu de tels, c'était simplement Beau. La pureté d'un imaginaire devenu réel. Rien de plus puissant... Idéal et réalité ne faisaient plus qu'un. Je savais qu'en ce moment même je me créais un souvenir unique en son genre. Un souvenir-entité. Et la puissance de ce souvenir réside essentiellement, je le sais maintenant, dans le fait que la nature s'est elle-même idéalisée. Elle était alors éternelle. Toute-puissante. Son image s'assimilait à celle de l'Absolu. À vrai dire, sur l'instant même, j'étais persuadée qu'il y avait identité entre Elle et l'Absolu. Et je mentirais si je disais que je n'ai ressenti que de la joie émerveillée. C'était infiniment plus complexe, plus nuancé, plus intense. Plus grand. Je touchais à l'Absolu, j'étais empreinte d'un profond respect révérencieux à l'égard de cette vision, de cette Nature totale. Ma sincérité était tout entière tournée vers cette puissance, cette nature universelle et magnifique. Je me taisais et regardais, les larmes aux yeux. Ecrasée et élevée par cette insoutenable force blanche. En silence, j'étais face au divin.

DOS SANTOS Manon

La neige recouvre la ville de Strasbourg de ses paysages aux allures gothiques. Les passants laissent leurs empreintes sur les trottoirs, dessinant ainsi leur trajectoire jusqu'au marché de Noël. Des petites maisonnettes se dressent au milieu d'une oasis blanche. Ça jubile et ça se chahute sur la place du château : les vieux boivent leur vin chaud qui laissent échapper des volutes dans le froid tandis que les enfants s'assèment de boules de neiges. Les patineurs aguerris semblent glisser sur une piste sans fin. Les

flocons tombent au rythme des cloches qui sonnent les neufs coups du soir. Certains tentent d'en attraper du bout de la langue, en penchant la tête en arrière. La cathédrale fait la gueule car ce n'est pas pour elle que tous ces humains se sont attroupés.

Sur les marches, un homme glisse et manque de se faire le coup du lapin ; des inconnus s'empressent de le lever et de lui demander comment il va, un spectateur de la scène lui tend même son gobelet de vin chaud en guise de remède. Après quelque rasade, l'homme est sur pied et rejoint ses amis dans un bar ambulante. C'est que l'alcool tient chaud au beau milieu de l'hiver ; si certains ont le pif rouge, ce n'est pas à cause de la fraîcheur ! Au-dessus du marché, s'élèvent les fumées de l'activité humaine caressant les toits enneigés des maisons en colombage.

L'on entend résonner les douze coups, le marché nocturne clôt ses barraques. De leurs fenêtres, les riverains se réjouissent de la fin des hostilités alors que d'autres insistent encore pour rester. De toute façon, il a cessé de neiger : le charme du marché n'est plus à son comble. Alors la foule se sépare en s'esclaffant, en se faisant la bise, ou des signes de loin, emportant avec eux leurs marmots sur leurs épaules. Les plus téméraires, bouteilles de rouge sous le bras, vont poursuivre leurs soirées chez les uns ou chez les autres.

Les lumières s'éteignent sur le parvis de la cathédrale, l'on entend plus que les pas crissant des derniers partis qui s'éloignent dans les ténèbres.

ADDE Sylvestre

C'était un jardin. D'habitude si vert et si feuillu par les arbustes qui l'entouraient et le gazon mal entretenu, si bruyant et si coloré par la multitude de fleurs et les abeilles et bourdons qui les butinaient. Il ressemblait désormais à un champ de nuages. Le ciel et la terre ne semblaient faire qu'un, par la blancheur opaque monochrome. C'est comme si la neige était au ciel et le ciel était au sol. Il n'y avait plus de couleurs, de bruits, de feuilles. Tout cela était remplacé par le calme ambiant et la fraîcheur de l'hiver. Mes pas étaient marqués sur le sol, comme si ma présence devait rester dans la mémoire de ce lieu, jusqu'à la prochaine tombée de la neige.

Maëva GAILLOT

« Traverser sans prendre le temps d'admirer »

Ma découverte à moi est une réalité une découverte incessante. J'ai pour habitude de me rendre près de la montagne, durant les périodes où la neige décide de s'y installer. Je ne prenais plus le temps de la découvrir, elle qui procure usuellement un sentiment d'émerveillement. Depuis peu, une réalisation m'a traversée l'esprit. L'essence de la vie réside dans les instants, les détails infimes ou la beauté des choses. A présent, je tente de voir la beauté en toute choses. Mon rapport avec ce voile blanc fait partie de mon nouveau processus de réflexion. Toutes les choses de

l'univers sont belles d'emblée, c'est simplement notre regard qui est pauvre. Créer un miracle à partir d'un instant que l'on n'avait pas l'habitude de réellement considérer auparavant. Lorsque je redécouvre ce décor si rare, je prends le temps de l'observer, avec le même étonnement qui m'animait lorsque j'étais enfant. A chaque fois que je le redécouvre, je l'observe avec un nouveau regard, curieux et animé. Un regard qui observe son toucher, sa blancheur et toutes les caractéristiques qui lui sont propres. Redécouvrir la magie d'un élément que l'on connaît si bien donne tout bonnement l'envie de ne jamais cesser de poser son regard sur tous les éléments qui nous entourent.

FUSELIER Fanny

Quand la nature parle...

J'ai grandi dans un village perdu dans la montagne. Face au Canigou (le dieu des catalans), je me souviens que les anciens disaient : « *quand il neige, la forêt révèle ses véritables mystères* ». N'étant pas du genre à croire aux transfigurations, je me moquais bien souvent de cet adage des anciens. Une forêt, c'est une forêt. (J'étais un garçon très pragmatique, partisan de la tautologie). Mais, et il y a peu, juste avant mon anniversaire fin novembre, je suis rentré dans ce petit village. Il neigeait. C'était la nuit, je ne voyais que les flocons qui tombaient dans un flot incessant.

Le lendemain matin, j'ai ouvert les volets, et je ne suis jamais revenu. Quel était donc ce désert immense devant moi ? Ce désert immaculé qui rendait mon cœur fleur bleu, ou plutôt fleur blanche. Les vieilles bâtisses abandonnées parlaient : on pouvait presque y voir les anciens boire un café à l'intérieur. Plus de ruines, plus de stigmates du passé, elles redevenaient comme au premier jour. Je me suis mis à pleurer, parce que je considérais qu'elles devaient être malheureuses ces maisons qui n'abritent plus personnes. Alors, pris d'une fougue de générosité (ce qui est souvent rare chez moi), je me suis logé à l'intérieur d'une d'entre elles. Dans la grande pièce, dont les débris du toit gisent encore dans le sol poussiéreux, j'ai eu le malheur de m'avancer vers la fenêtre. Malheur parce que pour la première fois de ma vie, et à la vue de tant de merveilles, je suis redevenu un enfant, j'étais porté par ce souffle salvateur qu'on nomme innocence. Alors j'ai couru, je me suis roulé dans la neige, j'ai lancé une boule de neige sur un arbre qui n'a pas hésité à m'en renvoyer toute une pelle (il faut dire que les branches sont de bonnes acolytes). Les quelques cours d'eau que je croisais étaient gelés : en tout cas, ils faisaient semblants. Car, lorsque j'essayais d'écraser la glace, mes semelles se retrouvaient remplies à ras-bord d'eau glacée : c'était un avertissement, il ne faut pas embêter l'eau qui dort.

Mais, et cela fait, le soleil finit par se coucher, et je ne vais pas dormir dehors parce que le froid qui s'émane de la neige me somme de rentrer en me pinçant les joues et en faisant trembler tout mon corps.

La neige est le stylo de la Nature : il n'y a que lorsqu'il neige que la nature parle, alors, quand cela arrive, et c'est si rare, profitons-en

!

Lucas Peyre

Un voyage blanc

Je prenais le TGV partant de Lyon Part-Dieu pour aller à Paris Gare de Lyon. Ce n'était pas la première fois que je faisais ce trajet, je me rendais trois ou quatre fois par an sur Paris pour visiter des écoles, un séjour touristique ou simplement pour aller voir des amis. Le trajet ne prends que deux heures et quelques, mais le temps semble toujours plus long lors d'un trajet. D'habitude je m'occupe comme je peux avec des vidéos regardées sur mon téléphone, une lecture ou toute autre activité digne d'intérêt pour passer le temps. Le paysage n'est pas vraiment propice à l'admiration, le train longe des campagnes désertiques, des routes et des champs.

Pourtant, le vendredi 12 février 2021 fut différent. Je prenais le fameux TGV l'après-midi et la météo s'était dégradée un peu partout en France, causant de la neige et du givre. Pour la première fois, alors que je jetais un coup d'œil lasse par la vitre du train, je ne vis pas défilait le marron médiocre habituel mais un blanc paisible. Les surfaces planes avaient toutes été enfouie sous une fragile couche de neige transformant l'entièreté du paysage. La luminosité était plus accru mais paradoxalement apaisante et m'invitait au sommeil. Ma tête s'est lentement posée contre la vitre et mes yeux se sont clos tandis que mon esprit devenait aussi serein que l'extérieur. Je me réveillai une première fois, un peu perdue mais la vue n'avait pas changé. La monotonie d'ordinaire agaçante était soudain rassurante, comme si ce train traverserait pour l'éternité ses zones paisibles et endormies, m'invitant à les imiter. Elles exerçaient comme un hypnotisme me faisant oublié mes problèmes, ma destination et l'ensemble de ma vie pour me contenter de sombrer tranquillement dans une léthargie. Je me réveillai une seconde fois, aux alentours de la capitale, étonnée d'avoir pu dormir si tranquillement alors que je souffrais la nuit d'insomnie.

La combinaison du mouvement berçant du train et de ces paysages si pures avaient accompli l'exploit d'apaiser mon âme. Cette expérience ne se reproduirait pas de sitôt car elle exigeait des conditions particulières et le réchauffement climatiques n'allaient pas aider. Pourtant, je savais qu'elle avait eu lieu et que si cela avait pu se produire une fois, alors l'espoir ne mourrait jamais.

Sarah LAMURE

Lorsque l'hiver s'installe c'est comme si l'on découvrait un nouveau paysage, la montagne l'été est toujours la même, alors que l'hiver, une fois recouverte de plus ou moins de neige, elle est totalement différente tous les ans. Les reliefs ne sont jamais les mêmes. A certains endroit la neige a fondu, à d'autre non, parfois il y a une bosse de neige à un lieu et quelques jours plus tard, cette même bosse est devenue encore plus grosse, ou bien elle a tout simplement disparue. L'hiver, à la montagne, le paysage n'est

jamais le même d'un jour à l'autre. J'ai grandi dans cette montagne année après année et pourtant il me semblait en découvrir une nouvelle tous les ans. J'ai toujours eu ce sentiment de joie le matin au réveil d'ouvrir les rideaux et de découvrir cette montagne ni tout à fait la même que hier ni tout à fait celle de demain, elle avait changé au court de la nuit, comme si la neige faisait à son tour vivre ce petit bout de terre, comme si cette neige permettait à ce paysage de se transformer de grandir ou de devenir plus petit, et permettre à son tour de grader son âme d'enfant aussi bien pour les petits que pour les plus grands.

Marie Castrique

Blancheur immaculée

À peine arrivée que je tombe sur ton panneau visiteur : Sitges, la ville historique. Je ne comprends pas grand-chose à ta langue, alors je décide de me laisser porter par le bruit de tes pas : telle une vagabonde des fjords, j'arpente tes douces ruelles enneigées. Ébahie devant tes architectures ancestrales qui se mélangent à la blancheur de ton horizon, fascinée face à la mer qui inspira ton nom, et curieuse, plus que jamais, à te rencontrer. J'entre dans tes galeries d'art, contemporain et tribal africain. La chaleur du continent semble traverser le temps. Je continue mon chemin, admirative de la beauté qui t'enveloppe. Les flocons semblent te sublimer, tu es plus belle que jamais. Tes cristaux de sable contribuent à forger ta personnalité, toute aussi forte et solide. Je prends aussi le temps de discuter avec tes habitants. Le phénomène météorologique ne leur est pas familier, et pourtant, ils sont fascinés. La blancheur qui émane de l'horizon les rassure. Il y a comme une pureté qui se dégage, un océan de fragments au-dessus d'une mer gelée, toute la force de la nature qui transparait. Dans leurs yeux, c'est toute la symbolique de la neige qui jaillit.

Jasmine MLIKI

Du bleu au blanc

Etretat. Cette ville à laquelle je tiens tant, car elle regorge de souvenirs que je chérirais toujours. La première fois où j'y suis allé, j'étais avec ma meilleure amie, j'avais à peine 15 ans et je vivais mes premières vacances sans mes parents, loin de chez moi. Je goutais pour la première fois à la liberté, car les parents de mon amie nous laissaient sortir dans le village et à la mer comme on voulait. J'y ai passé la meilleure semaine de ma vie, dans cette ville et ses célèbres falaises. C'était la première fois que je voyais la mer, et le soir où nous sommes allés voir le couché de soleil sur les galets, j'ai vraiment su que ses souvenirs-là, et ce bonheur, je devais les garder au plus profond de moi.

Huit ans plus tard, en plein mois de décembre, je suis retourné dans ce village. Je le découvrais pour la première fois recouverte par la neige, et seule. Je marchais dans les rues blanchis par la neige laissant derrière moi une trace de mon passage. J'avais l'impression que le monde était en noir et blanc, et que seuls mes souvenirs recoloraient les maisons et les stands.

Je me dirigeais vers la mer entourée par les falaises, car là-bas y résidait les sentiments que je venais redécouvrir.

Une fois arriver sur place, l'atmosphère de la neige prit le dessus, et voir le ciel et les falaises immaculé de blanc laissa place à une nostalgie amère.

Le bonheur que j'avais ressenti en voyant cette mer et ce ciel bleu laissa place à une étendue de neige blanche, une mer grise et un ciel blanc qui traduisit une tristesse me rappelant que mes souvenirs étaient désormais loin, et que je ne pourrais plus ressentir ce sentiment qui m'avait traversé à mon premier voyage. La neige représente selon moi une certaine tristesse, à la fois belle mais douloureuse. Et c'est ce que j'ai trouvé à mon retour à Etretat. Le blanc de la neige avait recouvert le bleu que j'avais laissé huit ans auparavant.

Cécilia Da Fonte

Depuis quelques années, mes parents ont déménagé en Corse. D'habitude, même en hiver, il n'est pas rare de pouvoir pique-niquer sur la plage, en tee-shirt. Parfois, certains ont même le courage de sauter à l'eau.

Cependant, ce matin de février était bien différent. Pour la première fois depuis plus de trente ans, la baie d'Ajaccio était recouverte d'un épais manteau blanc.

Les palmiers enneigés, la rue encore déserte, recouverte d'une neige immaculée et les toits blancs des maisons qui scintillaient sous les rayons de ce beau soleil d'hiver, rendaient la cité impériale méconnaissable.

Après avoir enfilé des bottes et un manteau, j'étais sorti dans le quartier apprécier ce spectacle fabuleux. Je découvrais avec émerveillement les rues métamorphosées du centre-ville. J'avais marché jusqu'au port, où les bateaux n'avaient pas été épargnés, excepté l'énorme ferry qui arrivait à quai. En remontant la rue, j'apercevais la petite plage du centre, recouverte elle aussi d'un joli manteau blanc.

Puis, le soleil s'était élevé et la neige commençant à fondre, la ville reprenait doucement ses droits. Malgré tout, j'étais certain que ce spectacle resterait longtemps inscrit dans ma mémoire.

Théo Gervy

Le bateau enneigé

Face à la mer, je suis si triste et pensive. Les morceaux de mon cœur se brisent intérieurement pour m'endommager d'une souffrance pesante. Ce sentiment s'accroît au fil du temps et ne me laisse aucun répit. La solitude tente de m'avaloir avant même qu'une vague ne tente de me frapper.

Le ciel bleuâtre devient grisaille pour consoler mes maux. Les nuages se collent l'un à l'autre avec une telle violence pour donner

naissance à l'averse. Mes larmes ne font qu'un avec la pluie, est-ce le hasard ou le destin ?

Le vent frappe mes joues rosées avec un air glacial et agressif pour me prévenir d'une arrivée royale, celle de la neige et son tendre compagnon nommé l'hiver. Qu'est-ce que l'hiver, finalement ? Le froid et la mélancolie ? Une saison pour donner un rôle important au printemps ?

Des flocons tombent au-dessus de ma tête pour embrasser mes larmes invisibles aux yeux de l'humain. Cet être qui paraît froid extérieurement me réchauffe intérieurement. Les flocons de neiges tentent de me rassurer en criant que je ne suis guère seule.

Depuis l'apparition des flocons, la mer se met soudainement à briller. Elle attire mon attention qui est si difficile à captiver. Le bateau se métamorphose d'un coup, il se remplit de chaleur humaine avec la neige.

Tente-t-on de détruire le malheur qui nous abrite si amèrement avec la simplicité hivernale ?

Voici la magie des flocons de neiges et du bateau enneigé.

Ce lieu réunissant uniquement les âmes brisées qui se sentent incompris dans l'espoir de reconforter des sujets peïnés par ce monde.

Le bateau enneigé enlève notre mélancolie pour nous rappeler la beauté d'une vie éphémère.

ER IKRA.

A travers cette grande baie vitrée nous avons passé des heures à regarder les champs, cette immense forêt, les montagnes qui semblent si éloignées, à se battre pour savoir qui attrapera les jumelles pour regarder les buses voler.

Je crois que je n'avais jamais autant vu ton regard scintiller devant ce paysage tout blanc au petit matin. Tout le monde voulait aller jouer, toucher cette froideur si rare, mais pas toi. Tu voulais rester là, à notre endroit habituel, devant la baie vitrée, pour admirer ce paysage totalement différent. Je me suis assise à côté de toi, et j'ai compris ton émerveillement lorsque tout fut calme.

L'impression d'être dans un tableau, les arbres si purs et recouverts de blanc, les montagnes ressemblant à des nuages et les champs attendait d'accueillir les enfants voulant faire de la luge.

- Marine Delmas

Perdue. Je suis littéralement perdue. Lyon de jour. Fait. Lyon de nuit. Fait. Mais Lyon sous la neige. Jamais. Je ne reconnais rien. La ville paraît presque belle, sous son manteau blanc. Il est encore tôt, personne ne se trouve dans les rues. Elle n'a pas encore eu le temps de se tasser et devenir jaune puis couleur gadoue.

Chaque pas que je fais laisse une marque. J'ai enfin l'impression d'exister dans cette rue déserte. Il n'y a que moi et la trace de mes pas. J'existe. Chaque pas, chaque acte que je réalise laisse une marque dans la vie d'autrui, comme mes chaussures dans ce désert blanc.

Je continue d'errer, sans but.

Enfin, un élément reconnaissable, mon arrêt de métro. Les marches s'enfoncent dans la terre, recouverte d'un tapis blanc. Les lettres en relief de la station portent leur petit chapeau brillant. L'escalator ne fonctionne plus. Il n'est plus qu'un simple escalier.

Je continue de marcher. J'observe chaque banc, chaque bloc de pierre, chaque arrêt de bus.

Blanc, tout est blanc.

La Saône ressort. Son bleu-gris tranche avec la pureté de l'instant. Elle continue son chemin, inlassablement et sans dévier de sa route. Elle se fiche de ce qui l'entoure. Son seul but est de rejoindre le Rhône.

Les premiers passants et les premières voitures apparaissent. Ils tranchent avec le paysage. Tout redevient banal, moche. La magie a disparu. J'ai atteint le bout du chemin. Il ne me reste plus qu'à rentrer pour observer cette beauté de ma fenêtre et pourquoi pas sous un plaid, je commence à avoir froid.

Chloé MIDEY

Fleur des neiges

Je n'aime pas devoir écrire des souvenirs. J'en ai peu et d'imprécis. Je préfère annoncer d'emblée que ce n'est pas un vrai souvenir. Ou alors, c'est une réalité lointaine qui n'est plus qu'un rêve aujourd'hui. C'était l'hiver et les vacances et nous étions logés, ma famille et moi, dans une sorte de gîte, tenu par des religieuses, qui s'appelaient Fleur des neiges. Quand nous étions arrivés, mon père avait garé la voiture sur le parking entouré de sapins verts - s'il était à côté de moi, il me reprendrait et me dirait que ce n'étaient pas des sapins mais je ne sais quel nom expert de son jargon de paysagiste. Ma cousine était déjà là. Et bien vite nous avons ressenti la nécessité de nous occuper. Le gîte était vaste et il y avait dans un coffre en bois clair une abondance de déguisements. C'est alors que naquit l'idée de créer une saynète qui mettrait en scène l'arrivée des rois mages venus voir l'enfant Jésus. Par bonheur, il y avait des ailes d'ange. Dorées. Je décidai d'être l'ange, et je répartis autoritairement les rôles avant de commencer à imaginer des dialogues : mon père était un roi mage, et par facétie je décidai que ma mère serait Marie, mariée à mon oncle Joseph. C'est alors que mes ambitions de cupidon malicieux furent réduites à néant.

Quelqu'un venait de s'exclamer depuis une fenêtre : Il neige !

Aussitôt tout le monde - les acteurs de la crèche vivante dans leurs déguisements et les autres - se précipita dehors. La neige avait sans bruit recouvert les conifères. Le parking. Les voitures. Tout était blanc sur blanc. Les flocons descendant comme des angelots nacrés sur l'ivoire du paysage. Le ciel lui-même était un peu pâli. Bientôt, le sol fut marqué d'empreintes de bottes de toutes les pointures et des circuits parallèles, croisés ou entièrement brouillés par accumulation de traces. Ma cousine et moi voulions nous aventurer à l'écart de ces circuits de pas. Aussi, nous nous sommes dirigées vers les arbres blanchis qui ne laissaient plus paraître que quelques touches de vert de leurs ramures ankylosées par la lourde chape de neige qu'ils portaient. Nous n'allions pas bien loin. Seulement jusqu'à une petite clairière qu'on nous avait indiquée en arrivant. Il fallait juste passer entre quelques lignées d'arbres avant de la trouver, petite et semée de quelques brins d'herbes souffrant du froid hivernal et de pierres. Comme nous nous y attendions, les pierres et les herbes avaient disparu. À leur place, la même surface plane et poudrée qu'on avait vue sur le parking quelques instant plus tôt s'augmentait lentement de nouveaux petits dépôts blancs. Et en son milieu, trois traces de pattes. La neige n'avait pas fini de les recouvrir et elles demeuraient là comme un mystère. À première vue, c'était un chien : on distinguait encore nettement le creux des coussinets, mais pourquoi n'y avait-il pas d'autres traces ni devant ni derrière elles ? Et puis, à ce qu'il nous semblait, personne n'avait de chien au gîte. Nous en vîmes à la conclusion que c'était peut-être un loup, ce qui nous donna tout à coup beaucoup moins envie d'explorer les alentours en quête de réponses, et nous rentrâmes nous mettre au chaud et poursuivre la conception de notre crèche.

Valentine Abeille

Le lac bénit

Il n'y a plus de neige dans la ville, nous pensons que peut-être dans la montagne la neige aura laissé place aux premiers bourgeons printaniers et aura dévoilé la surface gelée du lac. Nous décidons d'y monter, tout de même bien habillés. Nous grimpons doucement à travers la forêt, sans embuche. Le temps est frais et assez gris. Nous apercevons des taches blanches plus haut. La neige ne nous fera pas faire demi-tour, bien au contraire. Cette promenade, nous la faisons généralement à la saison chaude, mais je me demande à quoi peut ressembler le lac plongé sous la neige. Nous poursuivons notre escapade, les sentiers, les arbres sont recouverts dans lourd manteau blanc. Qu'il est difficile de retrouver le chemin que nous connaissons pourtant si bien lorsque le paysage est blanc. Tout est recouverts, points d'eau, racines et rochers. Tous les éléments se ressemblent, embellis par l'éclat lumineux de la neige. Les petites fleurs sont dissimulées, l'atmosphère est calme, pas un bruit, seulement le crissement de nos pas sur la neige un peu gelée. L'ambiance est agréable, nous sommes presque seuls à nous aventurer dans la montagne enneigée. Enfin, nous arrivons près du lac. Lac d'habitude si bleu sur lequel se reflète la montagne. Ce matin, il est recouvert de neige. Il semble s'étendre sans fin, on ne remarque plus les rives du

lac. Il est comme le reste, enfoui sous cette étendue blanche. Peu de randonneurs, mais des traces de pas qui marquent leur passage. Le lac bénit que j'aime tant semble être tout autre sous la neige. Sa beauté n'en est pas altérée, elle en est presque sublimée.

Perrine Bracq

Il est tard. J'ai froid en ce soir de juin, le vent picote mon bras. Une étrange sensation me parcourt, que je n'arrive pas vraiment à distinguer. Peut-être le temps, qui gronde dans la nuit, ou la fatigue de cette journée passée. Les yeux sur ma fenêtre, je distingue les premiers flocons de l'été. La nature, énigmatique, se déchaîne peut-être devant moi. Et pourtant, ce moment est doux et onirique.

Je me lève brusquement, saute par la fenêtre et me couche sur l'herbe. Les fleurs blanchissent à vue d'œil, et la lumière du réverbère ne m'aveugle plus. Les montagnes semblent se dresser fièrement, accueillant ce cadeau précoce. Ce soir, tout est sublimé. Le lendemain dans mon lit, réveillée par le soleil, je ne sais pas si je l'ai rêvé.

S. Servais

Ma ville est située dans une vallée enclavée de hautes montagnes que la neige ne quitte que rarement. Lorsque cette dernière daigne descendre pour gratifier les hommes de sa présence, elle ne le fait pas qu'à moitié. Le blanc dévore tout. Rien ne résiste, tuile, banc, arbre, les couleurs s'estompent sous un voile de neige.

Alors une frénésie s'empare des habitants. Cette neige ne durera guère et personne ne l'ignore. Les enfants comme les vieillards se chaussent de leurs plus belles ou seule paire de skis. Les jeunes errent avec leurs luges de plastic à la recherche d'une colline qui serait incroyable à descendre et rapide à remonter. Leur esprit est recouvert d'un voile qui fond, peu à peu.

Je me rappelle du ronronnement de cette neige immaculée alors que je sortais de chez moi. La veille, le ciel était gris blanc et le sol coloré et voilà que tout s'était inversé. L'inévitable morsure du froid sur ma peau provoquait des palpitations d'excitation. Curieusement, mon sang bouillonnait, mon esprit était couvert de ce voile.

La route avait été salée au préalable afin de laisser circuler le bus. J'avais horreur de cette méthode qui privait la neige de ce que pendant neuf mois, elle n'a fait qu'attendre, la liberté d'exister.

Le bus qui empruntait cette route ne fut pas gêné par les tonnes de neige qui auraient du se trouver là. Il m'emmena. Je traversais le paysage travesti par cette anomalie blanche. La brume, comme pour accompagner sa sœur neige, n'était pas bien loin.

Puis j'arrivais au lycée. Les visages mornes qui se massaient devant le portail de fer restèrent morne ce jour là. Consternation de tous. La place St Pierre avait été salée pour permettre une meilleure circulation des élèves.

Mais tout changea lorsque le portail s'ouvrit. Peut-être n'avaient-ils pas eu le temps, ou peut être le sel avait-il manqué, en tout cas, la cour du lycée était devenue blanche. Je me rappelle de tout ces yeux émerveillés, regardant d'un nouvel oeil ce lieu qui, auparavant, ne faisait que griser leur vue.

Je me rappelle avoir reçu une boule de neige dans la nuque. Mon ami fut le premier à en lancer une et il ne m'avait pas raté.

Je me rappelle avoir préparé ma vengeance sans gant, juste réchauffée par mon esprit bouillonnant. Je lui rendit la monnaie de sa pièce et il paya le double de ce qu'il m'avait infligé.

Je me rappelle lorsque je me suis tournée. Tous les élèves du lycée s'adonnaient à une véritable bataille. Des projectiles blancs virevoltaient de manière chaotique dans ce lieu autrefois morne.

Je me rappelle ne pas avoir entendu la sonnerie ce jour là. Je pense que personne ne l'avait entendue.

J. Reynaud

La toute première.

Je me lève de bonne heure un beau matin . il faisait tellement froid que je me suis posé la question de savoir si je n'étais pas entrain de tomber malade! lorsque j'ouvre la fenêtre, je suis frappé par une mousse blanche qui décore les arbres . Je compris directement qu'il a neige et que nous sommes en hiver et par conséquent il faut à présent se mettre au chaud. Je sors donc pour me rendre à l'école qui était tout près de la maison. A peine j'ais mis le pied hors du portail, mes chaussures étaient toutes recouvertes d'une immense glace je me suis directement mise à rire. Quelle joie! quelle merveille! je continue de marcher. J'avais les frissons car je n'en revenais pas d'assister à une telle merveille. toutes les toitures de L'école étaient recouvertes de cette jolie mousse blanche. Je n'arrêtais pas d'admirer tout autour de moi comme une petit enfant. Après la sortie des classes dans l'après midi, je me rend au supermarché. En marchant, je vis que tous les arbres, toutes les toitures des maisons étaient peint en blanc. je décide de m'arrêter un instant, je constatais que tout autour de moi était blanc. En rentrant à la maison, je constate que des petits glaçons tombaient dans toute la ville de Szeged(HONGRIE) je dirais même qu'il gelais sur tout un chacun de nous :à cet instant J'ai compris qu'il neigeai encore et encore et je me demandais tant bien quand il allait arrêter de neiger. Je continuais de marcher que les gouttes de glaces tombaient sur moi, j'étais à présent toute recouverte de cette mousse blanche. Je m'arrêtais un instant puis je pris une quantité sur ma main que je me mis à joué avec en faisant des boules . Je finis par sortir mon téléphone et j'ai commence à filmer

tout ce qui m'entourait y compris les voitures, le sol recouvert de glace sans oublié moi même. Je vis un homme qui tentait au loin tenant une pèle en main et tentait en vain de casser la neige qui était entouré tout au long de sa voiture .je fis un soupir en me disant quel galer! tandis que moi je m'amuse à jouer avec la neige, d'autres cherchent comment réglé des situations embarrassantes causé par l'excès de neige qu'il y'avait ce jour là dans la ville. Je finis par arrivé à la maison tout en me disant que j'espère qu'à mon réveil il neigera encore car même comme ma première fois n'était si intense que les autres fois.

NYEBELE GEORGETTE

Un désert sous la neige. Quoi de plus logique et absurde. Un désert remplacé par un autre. Un désert en recouvrant un autre. Une étendue orangée, du sable. Tout ceci remplacé par une épaisse couche blanche.

La neige est tombée en rafale sur Tamanrasset. En plein jour. Le ciel a déversé sa pâle caresse sur les grains encore chauds de la terre. Le désert est sous la neige. Délicieux mélange de couleurs et de textures. Le puits en est plein et les quelques palmiers dattiers de cette petite oasis s'ébrouent de ces cristaux. Leur longues feuilles drues font ruisseler des gouttes qui tombent une à une dans la couche neigeuse, venant déjà percer l'immaculé parterre. La légère brise vient emporter de fines particules d'une colline à une autre, dans un rapide ballet.

Tout est blanc, blanc. Blanc.

Mais en creusant un petit creux, le sable refit rapidement son apparition. Je le pris dans mes mains. J'en fis une boule. Dans l'autre main je rassemblais de la neige. J'en fis une boule.

Dans chacune de mes mains, j'avais ce que certains pourraient nommé des contraires. J'avais deux extrêmes. L'extrême glacier. L'extrême brasier. Pourtant, mes deux mains étaient remplies de petites particules fines. D'un tout petit désert.

Dans quelques jours, la neige aura totalement disparu. Le ciel aura refermé cette douce parenthèse. Les dunes redeviendront une immense étendue d'or, luisant au soleil. Le vent emportera à nouveau des grains par milliers.

Emma Satre

Ce soir je rentre, dehors il neige. Il est vingt heures et la nuit est déjà bien installée. Les lampadaires du village éclairent la blancheur de la neige. Je sors de ma voiture, je m'avance doucement. La trace de mes pas se dessine peu à peu et il semblerait que je m'enfonçe, de plusieurs centimètres, dans cette masse blanche que je contemple à perte de vue. Je regarde le ciel. Des petits flocons viennent se poser de part et d'autre de mon visage. Le froid de l'hiver se fraie un chemin à travers la chaleur de mes vêtements. Je frissonne d'abord. Puis, j'entends le vent se heurtait aux arbres qui laissent alors tomber d'épaisses couches de neige sur la route. J'avance encore. Je m'arrête maintenant devant un petit lac gelé, éclairé cette fois-ci par la lune. L'espace d'un instant, je m'imagine patiner sur cette piste. Danser sous la neige, dans la froideur de l'hiver. Puis je me retourne, mes traces ont disparu. Il neige encore et encore et mes pas semblent s'être volatilisés sous cette montagne de blanc. C'est alors que je m'aperçois m'être trop éloigné. J'ai l'impression d'être ivre. Je cherche mon chemin sans réellement le chercher. Je me perds dans la profondeur de la neige, dans la profondeur du décor, ce décor tout blanc. Du blanc à en perdre la tête, je suis désorientée. Je respire profondément. Je ferme les yeux et il me semble presque entendre la neige tomber sur le sol. Puis je me décide enfin à rentrer. Je me suis perdue dans mes pensées, sous cette enivrante cascade de flocons. A l'intérieur, je n'allume pas la lumière. Je me prépare rapidement un chocolat chaud puis je m'avance à la fenêtre pour continuer d'observer ce merveilleux spectacle. Chez moi, dans la montagne, il fait très froid chaque hiver. La neige est toujours très épaisse. Je me souviens lorsque j'étais petite et que je passais tous mes week-ends sur la luge. Je ne cessais de tomber mais je rigolais de plus belle, encore et encore. Toute cette neige est apaisante. Elle m'enivre, elle

me fait voyager, elle fait partie de mon enfance. Elle fait partie de moi. Je m'endors avec ces pensées. J'espère qu'il neigera encore cette nuit.

Fanny SUTEAU

Le Mont Pilat

Il y a un lieu pas loin de chez moi qui est un parc naturel sur une petite montagne qui s'appelle le massif du Pilat. Tout, là-bas est magnifique à mes yeux, les maisons, les petits villages, la vue des cols sur la vallée, les sentiers de randonnée et bien sûr le paysage. Pour commencer, aller au Pilat est toujours un moment excitant pour moi parce que vraiment j'adore cette endroit, mais le mieux c'est en hiver quand la neige tombe. Le Pilat sous la neige c'est un autre monde comme un pays enchanté. Les villages sont magnifiques mais ce qu'il y a de plus beau c'est la nature sous la neige. Plus je monte plus je suis apaisée, l'air frais et pur de l'hiver est ressourçant. La neige donne comme un gout de bien-être quand on respire, comme si ce lieu devenait purifiant par rapport au reste de l'année. C'est tout un état d'esprit, la couleur est d'autant plus apaisante, un blanc immaculé presque parfait qui donne vraiment l'impression d'être tombé dans le pays de Narnia. La neige a même un pouvoir d'insonorisant, l'environnement est beaucoup plus calme quand il y a de la neige. On a l'impression d'être seul au monde, personne n'ose vraiment faire du bruit et ceux qui le font sont même mal vue. On reconnaît plus rien, on redécouvre vraiment le lieu, le paysage comme si on ne le connaissait pas. Tout cela me procure un vrai état de paix et de bonheur que je ne veux plus lâcher. Plus rien n'existe autour de moi, le temps s'est comme arrêté. C'est un lieu qui me rend heureuse à toutes les saisons mais il est vrai que lorsqu'il est enneigé, il possède une saveur particulière qu'on ne retrouve pas à d'autres moments de l'année.

Morgane Mary

Quand je sors de chez moi, dans mon jardin. Que j'aperçois ce changement de décor, avec la tombée de la neige. Quand je me rendais à mon arrêt de bus, à n'importe quel établissement public d'enseignement (écoles). Une sensation de merveilleux se produit en moi. Il y a comme un aspect d'un jour particulier, nouveau, d'une routine qui s'échappe. Une sensation d'être dans une autre ville, un autre monde. Comme si c'était un rêve. Il y a un changement de routine puisque tout d'abord, il faut que je m'équipe de mon bonnet et de mes gants. Il y a ensuite la neige à enlever sur la voiture. Il y a aussi cette redécouverte d'un métier : celui de ceux qui sèment le sel sur les routes afin de dégager la neige sur les voies. On est toujours joyeux en voyant la neige tombée et lorsqu'elle est sur le paysage (hormis quand on est bloqué sur les routes). Il y a une sensation de retombé en enfance, la neige est synonyme de fête, de Noël, de nostalgie. Quand je vois la neige dans mon jardin, je fais plus attention aux décors, tel que la balançoire qui me rappelle mon enfance. Je fais plus attention à la couleur de ma voiture qui s'émancipe et se recouvre par ce blanc (même si ma voiture est blanche de base). Je fais plus attention au sol et aux plantes. Je prends plus de temps pour admirer le paysage et surtout, je m'arrête devant cette neige, en ne pensant à rien, sans parler, juste en observant, avec mes yeux, le silence de la neige. PERRIN Brandon

"Tôt ce matin, la buée sur la vitre m'a rappelé que le froid du dehors ne m'atteignait plus. La lumière jaune de ma chambre s'est heurtée à la blancheur aveuglante. La vie a changé de couleur et mes yeux pas encore accommodés ont sonné en moi les cloches de l'inordinaire. Les sourires qu'ont m'a tendus ont laissé leur trace, comme les traces de piétinement dehors, effectuant l'immuable trajectoire entre la porte et le cendrier, le cendrier vers la porte d'entrée. Le froid du vent était moins glaçant que celui des jours gris. J'ai pris mon courage à deux gants, poussiéreux d'avoir somnolé des mois, des années, j'ai suivi le mouvement de l'enfant émerveillé vers la neige, mère de possibilités. Au soir, à la lueur jaunâtre de quelques lampadaires, oubliant la rituelle cigarette du soir, je n'ai pas regardé les bancs ensevelis ni les sapins décorés ni

même les poubelles scellées par la neige gelée. De loin j'ai souri en regardant les grands enfants de mon quotidien courir dans la pelouse maculée, se lancer joyeusement des boules d'un Noël inespéré, construire la silhouette pétrifiée d'un homme assis sur un banc, tracer de leurs pieds des lettres éphémères sur la page blanche devant nous. Sont tombés en moi les flocons d'une joie partagée. Alors j'ai savouré cet instant qui allait fondre. Pour le graver sur mes CDs. Sur mon calendrier, la neige a marqué cette journée d'une pierre blanche."

Julie Borge

Le froid était venu d'un coup par la vallée, un vent sauvage s'était engouffré par la brèche laissée ouverte entre les montagnes. En se griffant contre les parois rocheuses, le vent gémissait. Puis, après le vent qui avait séché l'espace, vint la neige. Silencieuse, discrète. A pas de loup. Le silence d'abord, annonça sa venue. Le vent après avoir nettoyé et séché, après avoir fini son travail de vent, était reparti. Il savait s'incliner devant la neige. Bien que silencieuse, la neige avait travaillé dur toute la nuit, s'afférant en silence. Au matin, tout était blanc. Le ciel était blanc, la terre était blanche, l'eau était blanche ; et c'est comme si l'espace s'était unifié, que les éléments s'étaient accordés pour une fois autour d'un même thème vestimentaire. Ainsi, la terre devenait ciel, le ciel eau, le lac terre. Oui c'était bien cela puisque l'on pouvait marcher dessus, même courir. Ou rouler. On pouvait même sauter. Jusqu'ici craint par les enfants pour sa profondeur, le lac leur appartenait désormais. Et les enfants essayaient leur pouvoir sur ses eaux jadis tumultueuses à grands coups de rires, de bagarres et de jeux. Mais tout bruit était étouffé par la ouate tombée du ciel. Rien ne résonnait plus contre les montagnes, un lourd silence pesait sur le lac, sans que celui-ci ne cède. La surface dure et plane restait de marbre face aux enfants, leurs cris et le silence. Pages blanches, le paysage et le lac, lisses, semblaient attendre une histoire nouvelle dont les lettres inconnues naissaient sous les traces. Un alphabet nouveau venait décrire le monde, les occupants de la vallée et leurs activités. Mais chaque amorce d'aventure restait un mystère : ces traces de pneu, où menaient-elles ? ces quelques pas s'arrêtaient brusquement : pourquoi ? Témoin muet, l'alphabet nouveau des empreintes restait partiellement indéchiffrable. Parfois même les auteurs semblaient s'emballer et alors le tracé des mots s'emmêlait ; la phrase commencée proprement sur un chemin rejoignait les autres, en un fouillis de traits,

de points, hermétiques à toute lecture. Il ne restait alors qu'à regarder, suivre des yeux les lignes, les empreintes des phrases, qui liaient dans un même élan les villages, les champs et le lac. Regarder et se taire, puisque toute parole, à peine formée, était aspirée par le blanc.

Angeline Crétallaz

Les flocons de neiges tombent avec la nuit. Ils brillent par milliers, éclairés par les lampadaires. La neige n'est pas blanche : elle recouvre les couleurs de la ville et prend celles de la nuit. Elle n'est pas blanche dans sa couleur mais dans son esprit, la place semble incroyablement vide. Ce n'est pas un surplus, elle unit les lignes et les courbes dans une merveilleuse harmonie. Des pas parsèment le sol, et sont presque immédiatement recouverts. La métamorphose s'accélère tout en douceur. Elle touche d'abord les toits, elle ressemble à du sucre glace. Elle arrive ensuite sur les arbres puis les bancs. La métamorphose arrive à son comble, et le paysage en devient plus beau. Tout perd sens et tout devient incroyable à regarder.

Elsa LOMBRAL

Découverte de Montréal l'hiver dernier. Ville vivante, froide mais chaleureuse. On voyait les restes de neige peu flatteurs, mélangés à la boue, dans les coins des trottoirs. La ville me fascine par ses températures si basses et ses journées si courtes, où le soleil est déjà loin vers l'après-midi. Je passe les fêtes de Noël sans aucun flocon, déçue de ne pas connaître ce fameux 25 décembre blanc. Nous avons cette habitude de passer nos matinées dans un café, tout de bois décoré. Entre caféine, caramel et parfois viennoiseries, nous parlions de nos envies et souvenirs. Ce jour-là, quelques heures avant la nouvelle année, je vois quelques flocons tombés. Dans notre café habituel, tout devient différent. Les gens se retournent, les yeux écarquillés (surtout moi je l'avoue) et le sourire aux lèvres. Les flocons étaient de plus en plus rapides, nombreux et blancs. Je ne voyais plus le ciel, la route, les gens : seulement ce blanc qui se pose sur Montréal. Mon café était alors bien plus chaud et réconfortant. Nous sommes restés longtemps dans le café ce jour-là. Les couches de neige se multipliaient et ma vision de cette ville était changée. Montréal était devenue la ville blanche, la ville du froid. Les maisons s'étaient embellies et mon regard se perdait davantage. On aurait presque dit que mon séjour au Canada venait de commencer, tant mes repères étaient différents. La joie de préparer le nouvel an s'était intensifiée. Mes souvenirs les plus intenses portent sur ces deux jours blancs.

Elisa Twardowski

J'ai découvert mon jardin enneigé. La neige procure un émerveillement, mais a aussi un côté paisible, calme. Ce lieu est autre car c'est une ambiance complètement différente qui en ressort ; Il n'y a plus d'agitation hormis le calme de la neige. Tout est blanc et recouvert par cette neige qui donne une dimension onirique à ce lieu.

Mathilde Catanese.

Le lac

En plein hiver, un jour comme les autres. La voiture qui glisse au moindre mouvement de volant. La neige qui plisse sous les roues en se garant. Puis les pas dans la neige. L'effort de marcher malgré la hauteur de cette masse blanche. Mais aussi le froid qui nous gèle sur place. Mais je dois avancer. Puis j'arrive. Le lac est gelé comme chaque hiver. L'eau si bleu et douce est maintenant protégé d'une couche de glace. Tout est blanc. Les arbres sont lourds. Les oiseaux sont absents. Des traces d'animaux dans la neige avant moi. Tout est mort mais en même temps, tout vit autour de moi. Tout est mieux. Le temps semble suspendu. Pourtant chaque seconde qui s'écoule à regarder le paysage est unique. Car la neige fond, c'est son destin. Alors je profite de ce simple moment d'exclusivité. Entre la neige, le lac et moi.

Robbe Floriane
